Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 2

Artikel: Dans les archives de Cossonay
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214445

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

frayés. Cependant il reconnait bientôt son erreur. Les tuiles n'avaient pas bougé ; elles étaient partout, comme auparavant fermes et solides.

La cause était donc ailleurs. Revenus de notre première surprise nous la découvrîmes. C'était l'habitant ordinaire de ces régions désertes, le seul quadrupède qui se hasarde sur ses hauteurs. Nous l'avions surpris dans son entreprise et nous avions troublé sa sécurité. Il était occupé à dévorer une proie, et, aux débris qui jonchaient la place qu'il avait quittée brusquement, nous reconnûmes un oiseau de l'espèce de celui dont Christian avait fait la conquête. L'animal carnassier nous fixa un instant, puis, d'un bond, disparut derrière la brillante lucarne qui lui lui servait de tanière. Nous admirâmes longtemps l'agilité de sa course sur le fer blanc glissant et poli, puis, instruits par une expérience qui aurait pu nous être funeste, nous fîmes ce que nous avions imprudemment négligé. Nous nous attachâmes tous à la même corde, sondant par précaution le terrain. Enfin à midi et demi moins une minute, nous arrivâmes au terme.

Nous touchons à la cime désirée. Le guide Marc Fussli a le premier la gloire de l'atteindre. Christian le suit de près et s'écrie : « Le lac ! ». A ce mot, l'émotion, la joie, la surprise, probablement aussi, cette fois, la rareté de l'air me suffoquent. Je suis sur le point de me trouver mal. Le fidèle Christian me tend son bâton ; je le saisis, j'arrive, et à mon tour, dans l'extase, je contemple !...

(Echo des Alpes, 1868). F. DE MORSIER.

D'un an à l'autre. — Un campagnard d'un canton voisin du nôtre s'en va faire une commande chez un pharmacien. Tandis que celui-ci prépare le médicament prescrit, le paysan regarde, intrigué, un gracieux petit écureuil qui trompe les ennuis de la captivité en faisant tourner la roue placée dans sa cage, pour le distraire.

— Alo, dites-voi, mossieu, qu'est-ce que c'est que ça ? demande le paysan au pharmacien.

— Mais, c'est mon garçon qui fabrique des pilules.

— Ah ! voilà !... c'est ça !... c'est ça !...

Un an après, le paysan revient à la pharmacie. L'écureuil avait disparu. Mais le garçon de laboratoire, vêtu d'un grand tablier blanc, était en train de broyer quelque substance pharmaceutique dans un pilon.

Le paysan le regardait, surpris, depuis un moment. En s'en allant, il fait au pharmacien, qui l'accompagnait à la porte :

— Dites-voi, mossieu, il a bien grandi et changé, votre garçon, depuis l'année passée.

A. V.

IENA DAI ZOTRE IADZO

L'IRÈ bin poure ma villhie mèregrand ; n'avait qu'onna tchivre, quoquie dzenelhie et on bocon de courti. Ma travaillive rudo ; l'hivai l'étai apri son brego ; lo tsautin l'allave adi verouna pei le tsan et pei le bou, yo lai avai oquie à coulhi, d'âu tacounet au saillifrou, dai zambrotse, dai zalogne, dai meurons, dai biotzets pei lé zadze ; et lo desando faillai la véré trotta avoué sa lotta dévant lo Tsalet à Gobet, quand l'allave vindre au martsi ti cliau petits brinborions. Cin baillive destra pou d'ardzin ; ma on batse decé, on batse delé, lé quemin on dit : « Les petits ruisseaux font les grandes rivières » et « Petit à petit l'oiseau fait son nid ». Et l'é dinse que n'in pu atseta dabo on caïon, onna vatse, on tsevau, et qu'au dzo dé oua, on ne dâi rin a nion, on n'a fôta de rin et on pau léva lo nâ asse hiau qué lé zotro. Ah ! lé de bin dai iadzo à mon valet : Se no sin retso, se te pâu alla fére âu monsu pei Losena avoué lo petit tsé, té fô remacha ta rière mèregrand, que l'a tan travailli.

On yadzo n'étâi pas tan bin, et l'eintrè in passin âu Tsalet à Gobet baire ôquie po se bailli de l'acoué, et l'avâi laissi sa lotta au corrido. Lai avai dza quie on pa de dzouvene Monsu dé pei Losena, dé cliau qu'on lau di « des fils à papa », porqué n'an rin à fère qu'à rupa cin qué lé vilhio lau zan laissi ; et vo séde, cliau que vivan dinse din la tséropiondze san quemin lé tchivre : se ne fan pas dau mô lai pinsan. Adan clliau gaillâ han queminci à dzaublia, et ma mèregrand lau za de cin que lai avai din sa lotta et que l'étai dai zâu po monsu Morand, que l'avai on café pei la tserraire de Bo, yo lé que ti le melefrets de pei Losena medzivan dai bons bocons ; et que cé monsu Morand, l'était tan môlési de lo continta, que lé zâu n'étant jamais prâu fré et que l'arai volhiu les avâi devant que lé dzenelhie le zan fé. Et vaitequie ion de clliau malins cô que sin va à catson prendre lé zâu âu corridor et lé fâ couaire à la cousena, bin adrai. Adan me gaillâ san revegnu à Losena et san zu to lo drai âu café Morand, yo lan de que lâu faillai dai zâu, ma destra fré et pas plie dû que se n'avan pas êta su lo fû, « J'ai votre affaire, lau de monsu Morand. Pour frais, ils sont frais, la femme du Jorat vient de les apporter, et je vais dire au chef qu'il les laisse à peine dans l'eau bouillante. »

Vo vède bin cin qué arrevâ ; lé zâu étan asse dû que la tîte don bocan et monsu Morand a tsampa frou lo chef de la cousena, et l'a volhiu lli mimo fère couaire les zâu. Ora pinsa vo vai quemin que l'an ti risu, quand monsu Morand a su cin que l'étai.

Mâ ma poure mèregrand a adé zu cllia pouetta farce su le tieu, et ne faillai pas lai parla de clliau vaurins de pei Losena. D.

Dans les affaires. — Dans une épicerie, une cliente demande au commis un pot de miel. Le commis s'en va voir à la réserve et revient navré :

— Je regrette, Madame, mais il n'y a plus de miel.

— Plus de miel ?... Tant pis !

Et, là-dessus, la cliente s'en va les mains vides.

Le patron, qui apprend la chose, entre dans une grande colère.

— Imbécile ! fait-il à son commis. Quand une marchandise est épuisée, on en offre une autre au client. Il ne faut jamais laisser partir quelqu'un sans lui vendre quoi que ce soit ! Tu ne pouvais pas dire à cette dame : « Désolé, madame, le miel nous manque en ce moment, mais voici de la mélasse délicieuse et bien moins chère que le miel ! »

Le commis s'incline, penaud, et bien résolu à ne pas récidiver.

Le lendemain, entre une charmante jeune fille. Le commis s'empresse :

— Qu'y a-t-il à votre service, Mademoiselle ?

— Je voudrais un rouleau de papier hygiénique, fait, un peu rougissante, la jolie cliente.

— Désolé, Mademoiselle, nous sommes dépourvus de cet article depuis quelques jours. Mais nous venons de recevoir du papier à engluer les mouches, d'excellente qualité et à un prix avantageux. — A. C.

La livraison de janvier 1919 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

Lieut.-Col. Fonjallaz. La grande guerre. — Virgile Rossel. Problèmes démocratiques. — Meinrad Lienert. Le chant du héros. Nouvelle. — Paolo Arcari. Responsabilités de la guerre et démocratie. — Eug. Mottaz. Lettres inédites de Stanislas-Auguste [illegible]iatowski. — Marcel Loumaye. Voyages. Poè[illegible] Henry Croisier. L'œuvre de Lénine. Les erreurs de conception. — Edouard Blaser. Le revirement de l'opinion dans la Suisse allemande. — Eugénie Pradez. Le bataillon des morts. A la Belgique. — D. Baud-Bovy. Des Cyclades en Crète, au gré du vent. (*Troisième partie*). — Jean de Bère. Homo sum. — Julien Gruaz. Vision. Aux soldats de France morts pour la patrie et pour l'humanité. — Un Polonais. A propos de prétendus « pogroms » de Juifs en Pologne. — Chroniques italienne (Francesco Chiesa) ; russe (Ossip Lourié) ; scientifique (Henry de Varigny) ; suisse romande (Maurice Millioud) ; politique (Ed. Rossier). Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

LES VIEUX POÈTES

Les petites choses.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit jardin, petite table,
Petit minois qui m'aime bien,
Sont pour moi chose délectable.
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit.
Les délicats font grande chère,
Quand on leur sert dans un repas
De grands vins dans un petit verre,
De grands mets dans de petits plats.

PANARD.

DANS LES ARCHIVES DE COSSONAY

UNE de nos abonnées d'Alens, à qui nous exprimons nos bien sincères remerciements, a l'amabilité de nous adresser les intéressantes notes que voici, extraites des archives de Cossonay.

1536. — Berne ordonne d'abattre les autels et les images des églises de la ville. La même année, le réformateur Jean le Comte prêche à Cossonay et à Penthalaz.

1550. — On a fait des réparations majeures aux tours et aux murailles de la ville.

1553. — Calvin passe à Cossonay ; le Conseil lui présente le vin d'honneur. (?)

1560. — Le Conseil fait confectionner une grande tente ; on l'employait pour les tirs, bien-venues, etc. Elle était décorée des armes de la ville : *d'argent pasté d'azur*. Ella coûta 122 florins, 8 sols et 6 deniers.

1564. — Par ordre du bailli de Morges, on fait des réparations aux murailles et aux tours de la ville.

1565. — La peste fait invasion à Cossonay et y cause de grands ravages ; on transportait les malades de la chapelle Notre-Dame, convertie en hôpital.

1572. — En récompense des services rendus par François Charrière, châtelain de Cossonay, on lui permet d'élever un pigeonnier. La peste règne à Cossonay.

1552. — Le château de Cossonay se trouve ruiné à cette époque et ne vaut pas la peine d'être restauré.

1579. — On répare l'église de Cossonay. La croix du clocher fut descendue ; on trouva dans sa pomme deux écrits sur parchemin renfermés dans une boîte de plomb. On la replaça avec la vieille boîte et on en mit une nouvelle renfermant les noms des syndics en fonctions.

1579. — La peste fait des ravages à Cossonay et y dure une année.

1581. — On refondit la grosse cloche ; on paya au maître fondeur 271 écus. La cloche pesait 5725 livres.

1584. — On fait une collecte en faveur des victimes de l'éboulement d'Yvorne, elle produit 84 florins.

1586. — Un marché hebdomadaire est établi à Cossonay, chacun étant tenu d'y apporter ses grains et légumes.

1589. — On restaure les tours et les murailles de la ville.

1597. — Un homme meurt de la peste à Cossonay, elle régnait dans les environs.

1602. — La ville envoie un *ducaton* à chacun des 3 soldats qui étaient à Genève pendant l'*Escalade*.

1610. — Le Conseil défendit de faire désormais aucune inhumation autour de l'église dans l'ancien cimetière. On répare la chapelle *Notre-Dame*.

1612. — On rebâtit et on répare considérablement le Prieuré de Cossonay, substitué à l'ancien château ruiné. (Leurs Excellences de Berne habitaient le Prieuré).

1613. — Une difficulté s'élève avec Gollion relativement au marais des Etremplons ; elle se termine par une prononciation de 4 arbitres.

1613-1614. — La peste cause de grands ravages. On défend aux femmes de s'arrêter dans la rue pour *caqueter* et parler les uns des autres.

1618. — Les quatre tours de la ville sont restaurées.

1618. — On fait des réparations à l'église, on recouvre la voûte du chœur.

1618. — On rétablit le moulin de Courta-Ploge.

1622. — Une excessive cherté de toutes choses régnait dans le pays.

1624. — 6 septembre. Nul ne pourrait vendanger à Cossonay avant le lundi suivant. (Les documents font mention de vignes à Dizy, Senarclens, Penthaz, Penthalaz, Bettens).

1625. — La ville a un médecin pensionné (2 sacs de froment, outre 15 florins pour un loyer).

1625. — On répare les tours et les murailles de la ville.

1626. — On lève une imposition de 6 sols par tête pour réparer l'église de St-Paul.

1627. — On achète des demoiselles de Gruyère leurs vignes de Lonay et Préverenges.

1629 (16-30 16-31). — La peste fait de grands ravages; on construit des barraques en planches aux Rochettes pour y transporter des pestiférés.

1633. — On enterre dans l'église, auprès de son père, noble Pierre de Gruyères, seigneur de Sévery.

1636. — On permet à Claude Rolaz, châtelain de Mont, de tenir du bétail pour labourer ses terres à Alens, en payant annuellement deux florins de soufferte.

1638. — La peste se montre de nouveau à Cossonay.

1639. — Le Conseil ordonne de renouveler la bannière de la ville, l'ancienne étant déchirée; elle coûta 131 florins 6 sols.

1642. — On établit un prévôt pour chasser les mendiants; ce fut noble Pierre Farel.

1648. — On répare les tours et les murailles de la ville.

1651. — On amodia au sieur Rolaz pour trois ans, à deux florins par année, la corvée de charrue qu'il devait pour son bien d'Alens.

1652. — Il est question d'une femme démoniaque à Penthaz.

1652. — Le Conseil décide d'avertir M. de Mex de ne jeter les serpents qu'il tue en son jardin sur le toit du four de la ville, à cause des inconvénients qui en peuvent arriver.

1612. — L'Abbaye des Mousquetaires a été fondée; elle a joui de beaucoup de faveurs pendant deux siècles.

1660. — La grêle fait des ravages à Cossonay. Alens a moins souffert.

1664. — Le Conseil décide de bâtir la Maison-de-Ville.

1665. — On commence à tirer le sel que devaient fournir les rois de quatre années du tir du Papegay.

On achète de M. de Bussy, pour 450 florins, 12 poses en Fayel.

1804. — La ville achète le prieuré des hoirs Chabanel, de Gollion.

1826. — On bâtit l'Hôtel-de-Ville (M. Estere Delessert fait un don de 500 louis). M. le baron Delessert 1000 francs pour une école à la Lancaster.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

III

De Lyon à la mer.

(Arrivée à Lyon à 11 heures du soir, la Chorale de Tuayre-Ville monte, trois quarts d'heure après, dans le rapide qui doit la transporter à la Méditerranée).

Les dormeurs abandonnent leurs places aux turbulents de la bande. Ils se hissent dans les filets pour y trouver le repos et la tranquillité qu'on leur refuse à l'étage inférieur. C'est un coup d'œil des plus comiques. On se dirait dans une cabine de paquebot. Ici et là, des bras et des jambes, déchaussées heureusement, pendent du plafond et viennent caresser le nez de ceux qui se trémoussent sur les banquettes ou se livrent à un nouveau repos.

De nouveau un militaire s'échoue au milieu de la troupe joyeuse. C'est un hussard allant rejoindre son régiment. Dans quel guêpier il tombe, le malheureux! En un clin d'œil, il a fait connaissance et utoie tous les types à la ronde. On trinque ferme et l'on porte des toasts à la France, à la Suisse, à l'armée française, au canton de Vaud, si beau! C'est l'entente cordiale qui ne connaît plus ni frontières, ni guerre, ni gouvernement. S'il était possible de faire fraterniser ainsi les peuples entre eux, la guerre ne serait plus le cauchemar de l'Europe.

Mais le hussard s'endort bientôt dans les bras du sergent. Un farceur a changé sa coiffure avec celle de l'Aumônier. Celui-ci, en képi rouge entouré d'une superbe chaînette d'acier, a l'air d'un foudre de guerre : c'est un Charlemagne endormi sur un champ de bataille.

Sans arrêt, nous atteignons Vienne; puis voici Valence. Enfin, nous arrivons à Orange. Le hussard finit par se réveiller, après avoir fait cent kilomètres de plus sans s'en douter. Le malheureux empoigne son sabre, bondit hors du wagon, toujours coiffé de notre casquette, et se sauve en criant : « Vivent les Suisses! » Pourtant il s'aperçoit du désordre de sa tenue, il se retourne, s'empare de son képi et saute sur la voie au moment où le train s'ébranle. En voilà un qui a du clou en perspective! Chacun plaint le pauvre diable, dont on apprend seulement à cette heure qu'il devait descendre à Valence.

Le Midi commence à se dessiner peu à peu. L'air devient plus transparent et la lumière plus vive. Les montagnes se rapprochent, les rochers se colorent de tons chauds. Partout sur les hauteurs, des ruines, des couvents, de vieilles tours féodales, enveloppées de vapeurs violacées. Les cultures changent, la végétation se transforme, la vigne croît partout, de pâles oliviers, tordus par le mistral, taillés très bas, mélangent leur feuillage grisargenté à celui des mûriers, des amandiers, des figuiers, des haies de cyprès bordant les propriétés. Ailleurs, des champs de maïs, de blé et de seigle, de vertes prairies. La Provence s'approche.

Dans la gloire du soleil levant, apparaît Avignon. La voie, au sortir de cette cité, franchit la Durance sur un magnifique pont de 500 mètres, puis traverse en tranchées les contreforts de la chaîne des Alpilles, dressant ses cimes de calcaire, déchirée de profonds ravins, au-dessus de la vallée du Rhône. Ces masses grisâtres produisent un effet grandiose, malgré leur faible altitude : 200 à 300 mètres en moyenne.

Tarascon! Ce nom résonne comme une fanfare dans la gare encore endormie où nous venons d'entrer. Tout le monde se met aux portières. On ne voit pourtant rien de bien curieux : une petite ville aux maisons blanches, couvertes de tuiles courbes, semblables aux créneaux et faîtières de nos toits, dominées par l'antique château du roi René.

Puis voici Arles. Au sortir de sa gare, nous retrouvons le Rhône, large et majestueux. En Suisse, il s'est fait tour à tour glacier, torrent, lac et fleuve. En France, il traîne ses eaux paresseuses à fleur de sable. Après nous avoir quittés et retrouvés sans cesse, il revient une dernière fois se montrer à nos yeux, puis s'éloigne pour ne plus revenir.

Bientôt, aux belles cultures, succèdent des marais, puis les plaines incultes et caillouteuses de la Crau. La Camargue, sauvage et désolée, s'allonge sans fin dans l'immense delta formé par les bras du Grand et du Petit-Rhône.

Après Pas-de-Lanciers, la voie se précipite en tunnel sous la chaîne de l'Estaque, lieu de villégiature par excellence des Marseillais. Au débouché d'une gorge hérissée de rochers bizarres, nos yeux sont éblouis par l'éclat de la lumière, par le superbe panorama de la mer, s'étalant immense à l'horizon.

La mer! Parée des premiers feux du jour, elle produit à des terriens comme nous autres une impression indicible. Cette fois, nous admirons à notre aise l'objet de nos désirs, celui pour lequel nous avons consacré notre argent et les fatigues d'un long voyage. La Méditerranée est là; elle nous appelle, elle nous attire, elle se montre dans toute sa splendeur...

La ligne la longe, les constructions se font plus denses. Nous approchons de Marseille; mais la cité phocéenne, comme une jeune femme en train de faire sa toilette matinale, se cache encore derrière un pli de terrain. Puis apparaissent la banlieue, les faubourgs industriels, les raffineries de pétrole, les fabriques de savon et de bougies, les minoteries, célèbres dans le monde entier, tout ce que l'activité humaine crée à la porte des grandes cités. Les pins maritimes croissent partout, mélangés d'oliviers. Les palmiers essayent de se montrer çà et là dans les jardins.

Tout à coup, dans la brume du matin, à une grande hauteur, resplendit une lumière dorée. C'est la statue de la Vierge, surmontant l'église de Notre-Dame de la Garde, qui brille au soleil du matin, comme pour souhaiter la bienvenue aux mécréants que nous sommes. Par-dessus les toits des maisons, tous couverts de tuiles courbes, se dressent les mâts des vaisseaux, — ils sont légion — et monte dans le ciel la fumée des paquebots. Cette fois, nous sommes à Marseille.

L'un des nôtres, le glorieux pompier Tityre, d'une de nos dernières soirées théâtrales, l'ami *Cré mille tuyaux de cheminées!* nous lâche ici (tandis que la Chorale poursuit sa route sur Toulon). Il s'en va trouver une tante, brave dame originaire de Tuayre-Ville, domiciliée à Marseille depuis de longues années. Elle se morfond en attendant de revoir ses combourgeois et surtout son gredin de neveu.

Il nous revient ici à la mémoire une violente empoignée de langue entre un Monégasque, gros personnage, employé dans un caravansérail de Monte-Carlo, et la tante de *Cré mille tuyaux*. S'étant rencontrés à Tuayre-Ville, au cours d'une villégiature, ils ne tardèrent pas à se lancer des brocards, comme les méridionaux savent si bien le faire. Le Monégasque, après avoir débité toutes les fadaises connues sur Marseille : « La sardine qui bouche le port », la rengaine : « Si Paris avait une Cannebière, ce serait un petit Marseille », blagues auxquelles répondait avec beaucoup d'esprit celle qui était chargée de venger l'honneur de sa ville, ils en vinrent à parler de la violence du mistral, le terrible vent du Midi. Le Monégasque prétendit qu'à Marseille il souffle si fort qu'il arrache les dents de ceux qui ont le malheur d'avoir la bouche ouverte. « A Monte-Carlo, repartit la dame, le mistral est bien plus dangereux encore, car il nous arrache le portemonnaie de la poche! » Attrape, mon vieux! et ne cherche plus à taquiner les bourgeois de la Cannebière, troun de l'air!

La ligne atteint la montagne, dont la base a quelques forêts de pins maritimes. Un tunnel, puis La Ciotat, c'est un changement complet de décor; c'est le littoral méditerranéen et la Côte d'Azur qui commencent.

(*A suivre.*)

Grand-Théâtre.— M. Bonarel nous a donné jeudi, devant une salle comble et avec un très vif succès, une pièce toute récente de Kistemaeckers : *Un soir au front.* — Jeudi prochain 16 courant, une soirée classique dont l'immortel Molière fera les frais avec : *Les Femmes savantes.* — Enfin, dimanche 19 courant, à la demande générale, deux dernières représentations (matinée et soirée) de *Marceau*, le grand drame militaire, si émouvant.

« Jean-Louis aux frontières ». — Le succès de cette nouvelle pièce villageoise dépasse toutes les prévisions. Partout on joue à « bureaux fermés ». A Genève, les quatre salles, archi-combles, avaient été louées d'avance. Plus de 800 personnes ont été refusées. A Vevey, il faudra donner une cinquième représentation, le 17 janvier. Ensuite, ce sera le tour de Montreux, du Locle, de la Chaux-de-Fonds, de Berne, de Fribourg, etc.

Sollicitée de donner de nouvelles représentations à Lausanne, la « Muse », d'accord avec M. Bonarel, jouera encore deux fois *Jean-Louis aux frontières*, au Grand-Théâtre, demain dimanche 12 janvier, en matinée à 2 h. 30 et en soirée à 8 heures. Ce seront irrévocablement les toutes dernières. La location reste ouverte au Théâtre.

Nouveaux abonnés. Fd. Cloux, postes, L'Isle. Alfred Cavin, Cornes de Cerf. Mad. Ancel, Lutry. Oscar Villard, Echandens. Mlle Zahler, Lausanne. A. Milliquet, Lausanne. Louis Favrat, Marseille. E. Porchet, Payerne. Crottaz, café, Renens-gare. A. Jaunin, Lausanne. Mlles Bosson et Besson, Apples.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 18 POUDRES Fr 1.80 TOUTES PHARMACIES

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS